



Ecouter l'enfant, ce «magnifique observateur de la ville»

Pour **Thierry Paquot**, nous aurions tout intérêt à concevoir la ville avec et pour l'enfant. Car celui-ci, par son sens aigu de l'observation et sa pratique spontanée du jeu, révélera à l'adulte les failles de la ville. Entretien.

JEAN GODEL

RÉFLEXION. Philosophe de l'urbain, auteur de nombreux livres sur la ville, le Français Thierry Paquot était l'invité, le 27 septembre à Sion, de la 36^e journée de réflexion de l'association Rue de l'avenir. Une édition consacrée à «L'espace public conçu pour et avec les enfants». Interview.

Pourquoi demander aux enfants leur avis sur la ville?

Thierry Paquot. Pour répondre à la Déclaration des droits de l'enfant de 1959, reprise dans la Convention internationale des droits de l'enfant de 1989 où il est stipulé que l'on ne peut rien faire concernant un enfant sans le consulter. Dit comme cela, on est tous hors la loi... L'intention était surtout de considérer l'enfant comme un citoyen à part entière.

Son regard vaut-il pour toute la ville?

Bien sûr. Par rapport aux années 1960, les sociétés se sont «automobilisées». L'automobile s'est notamment substituée à la marche. Ce qui fait que l'enfant découvre l'entier de son territoire de vie par la fenêtre de l'automobile. Il n'a plus avec lui de rapport direct, ni le sens de la distance ou du danger. Pour reconquérir son territoire, l'enfant doit donc le



Thierry Paquot plaide pour des villes moins clean et moins cliniques... ARCH - R. GAPANY

parcourir à pied, si possible sans adulte. Car l'enfant est un magnifique observateur. Il sait très bien repérer les dangers, mais aussi les insuffisances des aménagements qui le gênent dans sa déambulation.

Pourquoi sans adulte?

Parce que cela le responsabilise. Sinon l'adulte va intervenir, c'est plus fort que lui, «attention à droite, à gauche, donne-moi la main», etc. Mais à trop protéger un enfant, on ne lui permet pas d'éprouver l'éventuel danger. Si, en l'accompagnant, on voit qu'il hésite à un certain endroit, qu'il est inquiet et qu'il attend un

camarade plus âgé, on saura qu'il y a là un passage risqué qu'on signalera en le balisant comme tel. La question n'est donc pas de savoir que faire pour que la ville soit meilleure pour les enfants, mais en quoi ils pourront l'améliorer.

Et alors?

Ils auront des suggestions auxquelles on n'aura pas du tout songé. Récemment, lors d'une réunion, on a demandé aux enfants quelles voitures ils souhaitaient en ville. L'un d'eux a demandé une «voiture nuage», légère et spongieuse qui, quand elle nous heurte, prend les coups à notre place et change

de forme pour ne pas nous blesser. Cela montre que l'enfant n'a pas peur de la voiture, mais d'une voiture caparaçonnée, trop grande et trop lourde. Car pour un enfant, un 4x4 ressemble à un tank!

En Europe, dans les années 1960-1970, 80% des jeunes enfants allaient à l'école seuls. Aujourd'hui, 80% y vont en voiture. Entre deux s'est accru quelque chose de difficile à évaluer: le sentiment de peur des adultes. Ils paniquent à l'idée de laisser leur enfant seul. Même s'ils se souviennent que leur papa les envoyait souvent chercher le journal ou une baguette.

Or je ne suis pas du tout persuadé qu'avant était plus sûr qu'aujourd'hui. Je pense aussi que l'on responsabiliserait davantage les automobilistes si on leur rappelait que la ville est à tout le monde, donc aussi aux enfants. C'est à eux de faire attention, pas aux enfants.

En dehors du trafic, en quoi l'enfant peut-il nous éclairer?

Par le jeu, qui est chez lui une activité quasi spontanée, il nous révèle les obstacles de la ville. Par exemple, sur le chemin de l'école va surgir un copain et, ensemble, ils vont

jouer sur le trottoir. Lequel est bien souvent encombré d'un mobilier urbain assez peu amène et pas bien disposé.

L'enfant portera aussi son attention aux massifs floraux, aux arbres, aux dénivelés, aux cachettes potentielles, à l'eau dans le caniveau. Gaston Bachelard disait que voir un ruisseau courir dans le caniveau permet à l'enfant de remonter à la source ou d'atteindre l'estuaire... Il y a une poésie de l'eau dans la ville que l'enfant repère pendant que les parents attendent simplement au feu rouge. L'enfant a une capacité, que nous n'avons plus, de rendre l'ordinaire extraordinaire.

Il faut donc des villes moins aménagées?

Absolument! Moins clean et moins cliniques, avec beaucoup d'inattendu, d'inachevé, sans pour autant que ce soit trop dangereux, bien sûr. Autant de terrains de jeu et de cachettes potentielles. Le fait que tout ne soit pas impeccablement ciselé, peaufiné n'est pas grave: l'enfant en fera quelque chose dont, du reste, on ne sait pas comment il va l'interpréter. C'est comme quand il reçoit une petite voiture en cadeau et la fait voler... Elle devient un avion. C'est pour cela qu'il n'y a pas de jeu ni de jouet pédagogique: les jeux «de 5 à 7 ans» sont une invention des adultes et des marchands. Un enfant, lui, prendra un bouchon pour en faire tout autre chose. **JnG**

Thierry Paquot, Dicoeur. Vocabulaire ordinaire et extraordinaire des lieux urbains, CNRS Editions, 2017.

Thierry Paquot, Désastres urbains. Les villes meurent aussi, La Découverte Poche, 2019

Développer l'amour de sa ville...

Qu'est-ce que les adultes ont à gagner d'une ville faite pour les enfants?

Thierry Paquot. Une ville remodelée selon les enfants, plus petits, moins agiles, avec une autre perception, permettra aux adultes moins bien portants ou vieillissants d'y trouver leur compte. Dans une telle ville, l'adulte retrouvera aussi la part d'enfance qui sommeille en lui. Un appel à une dimension enfantine, et non pas infantile. Enfin, comme les enfants aiment les couleurs, ce ne sera pas nécessairement une ville plus belle, mais plus joyeuse. Aujourd'hui, certaines architectures sont anxieuses, écrasantes, autoritaires, elles vous obligent à baisser le nez. Comme dans les dessins de Sempé où les petits personnages sont accablés par des immeubles trop imposants.

La ville reste un monde d'adultes...

Bien sûr. La ville moderne occidentale est une ville pour actifs bien portants et solvables. Pour les gens qui savent où ils vont, qui vont vite

et qui peuvent consommer. Ceux-là, la ville leur appartient. Par crainte des regroupements de jeunes ou des SDF, beaucoup de communes ont supprimé les bancs. Mais bien souvent, des personnes âgées parlaient à ces gens-là et n'avaient jamais été embêtées par eux. Chaque banc était pour elles une halte entre leur domicile et le supermarché. Or les élus se contentent de l'argument sécuritaire.

Une ville moins cadrée n'est-elle pas plus violente?

Aux Pays-Bas, plusieurs municipalités ont supprimé toute signalétique, interdictions et autres feux tricolores depuis une trentaine d'années. Ces villes ne sont pas pour autant devenues indisciplinées, bien au contraire: on y constate moins d'accidents.

Faisons donc confiance à l'être humain, enfant ou adulte?

Oui! Mettons ensemble dans la ville ceux à trottinette, à rollers, à pied, à moto, à vélo, etc. plutôt que de les séparer chacun sur leur voie.

Chacun pacifie alors sa relation à l'autre dans une forme de respect élémentaire.

Et la voiture? Arrive-t-on à l'insérer dans cette cohabitation?

Dans ces exemples hollandais, oui. Mais il faut, parallèlement au Code de la route, promouvoir un code de la rue. Inculquer dès l'école primaire les grands principes du partage. En gros: la rue est faite pour tout le monde et on la partage. C'est très simple.

Quelle devrait être plus généralement la ville de demain?

Il faudrait développer la notion de «citadinité», que je distingue de la citoyenneté. Cela inclurait les jeunes de moins de 18 ans et les personnes nées ailleurs qui auraient ainsi le sentiment d'appartenir à leur ville de résidence. Aimer sa ville, participer à son fonctionnement, l'améliorer, l'entretenir ne peut se faire que si c'est gratifiant. L'abstentionnisme est dû au fait que l'habitant a l'impression de n'avoir aucune prise sur sa ville.

«On doit partir des habitants, et non d'un arrêté municipal ou d'un projet urbain décidé par un élu, fût-ce avec les meilleures intentions du monde et de bons architectes.»

THIERRY PAQUOT



Vous revendiquez le droit pour chacun, enfant ou adulte, de former sa ville à son envie?

Oui, parce que l'on ne fait pas une ville sans les gens. On doit partir de ses habitants, et non d'un arrêté municipal ou d'un projet urbain décidé par un élu, fût-ce avec les meilleures intentions du monde et de bons architectes. Et désormais, la préoccupation environnementale nous oblige à penser transversalement tout ce qui touche au territoire urbain. Supprimer l'organigramme vertical et thématique – le responsable de l'enfance, de la mobilité, des parcs et jardins, du logement, etc. Et inventer à la place ce que j'appellerai une «maison du territoire» plutôt qu'une municipalité. Ce mot «maison» parle à tout le monde, c'est à la fois chaleureux, intime et à la bonne échelle.

Partout, il faut essayer de cultiver ce que j'appelle la «topophilie», c'est-à-dire l'amour du lieu. L'être humain est largement constitué par les lieux où il a résidé. Ce dialogue continu entre les lieux et soi-même me semble décisif. **JnG**